

LA PÉDAGOGIE CHARISMATIQUE DE GILLES DELEUZE À VINCENNES

[Charles Soulié](#)

Le Seuil | « Actes de la recherche en sciences sociales »

2017/1 N° 216-217 | pages 42 à 63

ISSN 0335-5322

ISBN 9782021340570

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-actes-de-la-recherche-en-sciences-sociales-2017-1-page-42.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Le Seuil.

© Le Seuil. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La pédagogie charismatique de Gilles Deleuze à Vincennes

« Seulement les philosophes ne poussent pas comme les champignons, ils sont les fruits de leur époque, de leur peuple, dont les humeurs les plus subtiles, les plus précieuses et les moins visibles circulent dans les idées philosophiques. C'est le même esprit qui édifie les systèmes philosophiques dans le cerveau des philosophes et qui construit les chemins de fer avec les mains des ouvriers. »

Karl Marx¹

Ordinairement, les philosophes de profession ne s'intéressent guère aux questions de pédagogie. Selon le mot fameux de Jacques Muglioni, un ancien doyen de l'Inspection générale de philosophie de l'enseignement secondaire, la philosophie serait « à elle-même sa propre pédagogie » ; il suffirait donc d'être philosophe, pour *de facto* savoir transmettre ce savoir. L'étude concrète des conditions sociales, institutionnelles, de l'enseignement de la philosophie n'occupe souvent qu'une place très limitée dans la réflexion philosophique et tout se passe comme si la philosophie avait trouvé à l'école, et mieux encore à l'université, son « lieu naturel ». Pourtant, les exemples prestigieux de Kant, Hegel ou Heidegger, régulièrement invoqués à ce sujet, ne peuvent faire oublier le « penseur privé », sans lien à l'État ni à l'université, qu'ont pu être Spinoza ou Sartre et que Nietzsche, si l'on en croit Gilles Deleuze, mais peut-être aussi Deleuze lui-même, auraient souhaité être.

C'est la question de la pédagogie de la philosophie dans le supérieur que nous voudrions soulever ici, en nous centrant sur les pratiques pédagogiques des philosophes de l'ex- Centre universitaire expérimental de Vincennes² et plus précisément sur le cas de Gilles Deleuze. Ce philosophe a récemment fait l'objet d'ouvrages plus ou moins hagiographiques, et à ce titre particulièrement instructifs quant au culte qui lui est toujours rendu³, certains allant jusqu'à célébrer « un grand philosophe de l'éducation » qui aurait même hissé « les questions pédagogiques à un niveau proprement transcendantal »⁴. Alors que les témoins de l'époque soulignent à l'envi le caractère exceptionnel de son enseignement, l'analyse sociologique révèle que les pratiques de Deleuze étaient, au final, relativement ordinaires attendu qu'elles consistent essentiellement en une reprise charismatique, mais philosophiquement justifiée, de la pédagogie universitaire traditionnelle qui avait pourtant été si fortement critiquée en mai 68, notamment pour son élitisme.

1. « L'éditorial du n° 179 de la Gazette de Cologne ». Texte reproduit in Karl Marx et Friedrich Engels, *Sur la religion*, traduction de G. Badia, P. Bange et E. Bottigelli, Paris, Éd. sociales, 1968, p. 30.

2. Cet article se situe dans le prolongement de travaux déjà publiés sur cette institution :

Charles Soulié, « Le destin d'une institution d'avant-garde : histoire du département de philosophie de Paris VIII », *Histoire de l'éducation*, 77, 1998, p. 47-69 ; Charles Soulié (dir.), *Un mythe à détruire ? Origines et destin du Centre universitaire expérimental de Vincennes*, Saint-Denis, PUV,

2012 ; Guy Berger, Maurice Courtois et Colette Perrigault, *Folies et raisons d'une université : Paris 8. De Vincennes à Saint-Denis*, Paris, Pétra, 2015.

3. Claude Jaeglé, *Portrait oratoire de Gilles Deleuze aux yeux jaunes*, Paris, PUF, 2005 ; François Dosse, *Gilles Deleuze*

et Félix Guattari : *biographie croisée*, Paris, La Découverte, 2007 ; Sébastien Charbonnier, *Deleuze pédagogue, la fonction transcendantale de l'apprentissage et du problème*, Paris, L'Harmattan, 2009.

4. S. Charbonnier, *ibid.*, p. 10.

Des philosophes interpellés par la politique

L'Université de Vincennes et son département de philosophie sont créés suite aux événements de mai 68⁵. Lors de ces événements, une crise universitaire majeure, notamment liée à l'expansion rapide des effectifs d'étudiants comme d'enseignants – et plus spécialement d'enseignants de rang subalterne –, est le détonateur d'une crise sociale d'une ampleur inédite et d'une des plus grandes grèves ouvrières de l'histoire française : d'un côté, les étudiants alliés à une part importante du « bas clergé » universitaire, ainsi qu'à la frange modernisatrice et avant-gardiste du monde académique, s'attaquent à l'université mandarinale à l'ancienne ; de l'autre, les salariés se mettent en grève, occupent leurs usines ou bureaux, afin d'obtenir des augmentations de salaire et plus de droits sociaux. Un souffle révolutionnaire et utopique soulève une fraction de la jeunesse étudiante de l'époque issue du baby-boom et la conduit à promouvoir les valeurs de liberté, comme d'égalité, au sein d'un monde universitaire au fonctionnement encore très féodal. Ou comme le dit un slogan fameux de l'époque, « Tout enseignant est enseigné. Tout enseigné est enseignant ».

Cette critique de la pédagogie traditionnelle conjuguée à un spontanéisme d'inspiration libertaire est solidaire d'une modification du rapport au savoir et d'un questionnement sur les rapports entre « savoir » et « pouvoir » initiés par la critique marxiste de « l'idéologie » ou les travaux de Michel Foucault sur les « disciplines », et, plus souterrainement, par l'évolution des rapports de forces entre disciplines de lettres et sciences humaines et leur lutte pour la légitimité intellectuelle dans une période marquée par l'ascension des sciences humaines et sociales qui bousculent le magistère intellectuel des humanités sommées alors de se moderniser⁶. Cette remise en cause produit aussi des effets politiques, certains maoïstes suspectant par exemple le savoir (notamment académique) de servir les intérêts, et d'être au service, de la bourgeoisie.

Dans le prolongement des événements de mai 68, les structures de pouvoir universitaire, les programmes, et les modalités d'enseignement, font l'objet d'un intense travail de réflexion, au sein de nombreuses « commissions » disciplinaires. Les enseignants de la section de philosophie de la Sorbonne sont particulièrement actifs et rédigent un texte intitulé « Contenu et méthodes de l'enseignement de la philosophie »⁷. S'inspirant

des thèses de Bourdieu et Passeron relatives à la « pédagogie rationnelle », ils développent une critique ravageuse de la « pseudo-pédagogie charismatique », des tendances au prophétisme comme à « l'idolâtrie de la pensée » qui, très courantes dans cette discipline, conduisent à refouler les exigences d'un apprentissage⁸. Le cours magistral est accusé de contribuer à la reproduction d'un rapport infantilisant au savoir, comme à celle des inégalités scolaires et par suites sociales. Et dans un élan rationaliste vigoureux, les rédacteurs cherchent à rapprocher le plus possible la philosophie des sciences.

Le Centre universitaire expérimental de Vincennes qui ouvre ses portes en décembre 1968 incarne la volonté d'ouvrir l'université à tous, et plus particulièrement aux « travailleurs », aux non bacheliers. Michel Foucault est le premier directeur de son département de philosophie. Arrivant à l'époque tout juste de Tunisie, il n'a pas « fait 68 » et ne connaît donc guère le milieu des jeunes philosophes engagés. Pour recruter les enseignants du département, il demande conseil à Alain Badiou, un normalien « brillant » de 31 ans, alors assistant à Reims, et doit tenir compte de l'ensemble des sensibilités politiques de l'extrême gauche du moment. Sachant que les maoïstes seront très majoritaires dans ce département qui comptera aussi une forte proportion de normaliens, ce qui lui assure un prestige symbolique considérable.

Si initialement Foucault veut créer une équipe cohérente quant à ses options théoriques et tenir son département bien en main, il déchanté très vite. Un conflit éclate en effet dès la première réunion préparatoire qui se tient chez lui à l'automne 1968. Étienne Balibar, un normalien althussérien membre du Parti communiste français, souhaite que « les étudiants accèdent de manière rationnelle à ce savoir que nous avons mis si longtemps à acquérir » et veut orienter l'enseignement vers l'épistémologie, l'étude des sciences, ainsi que l'étude des « grands thèmes » et des « grands textes ». Mais Foucault trouve cette orientation « un peu vieux jeu, un peu académique » et un autre normalien, Jacques Rancière, rétorque à Balibar : « Tu nous fais croire qu'il y a un savoir, mais le savoir c'est une réalité politique, c'est la révolte étudiante, ce n'est pas de la technique ». Étienne Balibar, ainsi que François Châtelet qui le soutient, sont alors qualifiés de « profs réacs » et forment ce que Jacques Rancière appelle « le clan du savoir », qui s'oppose à la majorité des autres enseignants⁹.

5. Pour une description du rapport à la politique de l'avant-garde philosophique française des années 1960-1970 : Louis Pinto, *La Théorie souveraine*, Paris, Cerf, 2009.
6. Concernant l'arrière-plan démographique de ce combat pour la légitimité intellec-

tuelle : Charles Soulié, « De l'étude des mots à celle des choses », in Christophe Charle et Laurent Jeanpierre (dir.), *La Vie intellectuelle en France. II. De 1914 à nos jours*, Paris, Seuil, 2016, p. 470-477.

7. Texte reproduit in Jean-Claude Perrot,

Michelle Perrot, Madeleine Rebérioux et Jean Maitron, « La Sorbonne par elle-même. Mai-juin 1968 », *Le Mouvement social*, 64, 1968, p. 319-334.

8. *Ibid.*, p. 321.

9. Extraits d'un entretien avec Jacques Ran-

cière déposé dans le fonds d'archives Assia Melamed relatif à l'histoire de Vincennes et disponible à la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine de Nanterre : F delta res 0696/13/1-9.

Ce conflit se prolonge, et s'amplifie, quand débute les cours. Le département devient le siège de luttes politiques féroces entre groupes politiques révolutionnaires rivaux. De même, la pression politique très intense du moment contribue à l'évolution rapide des programmes d'enseignement, nombre d'étudiants étant en quête de biens de salut politique susceptibles de les aider dans leur combat révolutionnaire. Ainsi, l'assemblée générale inaugurale du département de philosophie du 11 décembre 1968 réunissant enseignants et enseignés décrète que : « C'est de la lutte politique et idéologique qu'on doit déduire l'exercice de la philo, ses modalités et ses effets. Il ne s'agit pas de fabriquer des "chiens de garde" mais de soumettre à une discussion, à un examen politique cet exercice, ces modalités, ces effets. » Les enseignements de logique, histoire et philosophie des sciences qui, conformément aux recommandations de la Commission de philosophie de la Sorbonne, comme au projet épistémologique interdisciplinaire esquissé conjointement par Michel Foucault et Jean-Claude Passeron pour Vincennes à l'automne 1968¹⁰, figuraient dans le programme d'ouverture de 1968-1969, disparaissent alors rapidement au profit d'enseignements à caractère plus politique correspondant manifestement mieux à la demande étudiante. Michel Serres, un normilien philosophe des sciences d'origine populaire et provinciale qui ne restera qu'un an à Vincennes avant de rejoindre la Sorbonne, décrit l'ambiance survoltée du moment : « J'ai eu l'impression d'être plongé dans la même atmosphère de terrorisme intellectuel que celle que faisaient régner les staliniens quand j'étais élève de la rue d'Ulm¹¹. » De même, si Serres se fait un point d'honneur à faire passer des examens, la plupart de ses collègues abandonnent ces modalités de contrôle jugées désuètes, scolaires ou trop sélectives, au profit par exemple de dossiers ou d'exposés, quand ils ne s'en affranchissent pas complètement, au prétexte notamment de « détruire l'université bourgeoise », en donnant l'unité de valeur (UV) à tous les inscrits.

L'histoire de la philosophie, qui constitue habituellement le fond des cursus de philosophie, ne disparaît pas des programmes d'enseignement, mais sa place diminue considérablement. Les enseignants les plus âgés continuent à donner des enseignements de type traditionnel et font donc cours sur les « grands auteurs », ou en voie de consécration : ainsi,

les premières années, Foucault enseigne sur Nietzsche, Serres sur le positivisme, Châtelet sur la pensée politique grecque. Mais il en va différemment pour les plus jeunes : Rancière fait un cours intitulé « Révisionnisme, gauchisme » et un autre « La troisième étape du marxisme-léninisme : le maoïsme », Badiou enseigne sur « La science dans la lutte des classes » et Henri Weber sur « Les écrits de Mao Tsé-toung »¹².

Non seulement le département de philosophie devient un nid de guêpes politiquement ingouvernable, mais les enseignants n'arrivent pas à s'accorder sur un programme d'enseignement minimal et des pratiques pédagogiques communes. Comme le résume lapidairement Jacques Rancière : « Expérimental, ça voulait dire que chacun faisait ce qu'il voulait¹³ ». L'individualisme pédagogique traditionnel des universitaires français est alors poussé à son paroxysme et généralisé à l'ensemble des enseignants qui se font simplement, en raison de la vigueur de l'esprit égalitaire et anti hiérarchique du moment, et selon la formule de Jean-Claude Passeron, « mandarins à part égale »¹⁴. Ainsi très rapidement chaque enseignant, quel que soit son statut, est libre d'enseigner ce qu'il veut et comme il veut. À charge pour lui de trouver son public, les étudiants composant librement le menu de leur licence de philosophie. L'un des paradoxes de cette expérience est que les philosophes vincennois inventent, mais sans l'avoir voulu, une sorte de marché libre académique où chaque enseignant est placé en concurrence avec tous les autres pour la conquête de la clientèle étudiante et doit donc compter sur son charisme, la puissance de son réseau partisan, ou sa démagogie, pour remplir son cours.

La situation pèse très rapidement à Foucault qui, au début, semble pourtant s'accommoder du chaos vincennois et goûter avec ses jeunes amis maoïstes aux charmes, plus ou moins romantiques, de l'action politique directe dans un contexte parfois quasi insurrectionnel. Il confie notamment à ses proches qu'il ne supporte guère d'être interpellé vigoureusement lors de ses cours¹⁵. C'est en effet, au début de l'expérience vincennoise, un sport très couru chez des militants d'extrême gauche que d'apostropher publiquement, et parfois violemment, les enseignants les plus réputés sur leur positionnement politique ou théorique, ou, comme on le dit vulgairement, « de se les payer ». Manière pour eux de rappeler le principe d'égalité entre enseignant et enseigné, qui se manifeste également dans

10. Voir « Justification du bloc expérimental philo-socio-psycho ». Texte reproduit in C. Soulié (dir.), *Un mythe à détruire ?...*, op. cit., p. 455.

11. Didier Éribon, *Michel Foucault*, Paris, Flammarion, 1991, p. 218.

12. C. Soulié (dir.), *Un mythe à détruire ?...*

op. cit., p. 456 et 457.

13. Propos tenu dans le film de Katharina Bellan, *Le vent de Vincennes*, VLR productions, 2005.

14. Pour une description de cet individualisme dans l'université française d'avant 68 censé manifester la « liberté

pédagogique » de l'enseignant et aboutissant le plus souvent au « monologue » professoral, à l'enfermement disciplinaire, comme au « morcellement de la réflexion pédagogique » : Jean-Claude Passeron, « Conservatisme et novation à l'université », in Gérald Antoine et Jean-Claude Passeron,

La Réforme de l'université, Paris, Calmann-Lévy, 1966, p. 233 sq.

15. Didier Éribon, *Michel Foucault et ses contemporains*, Paris, Fayard, 1994, p. 204.

la généralisation du tutoiement à Vincennes entre étudiants, enseignants et membres du personnel, et surtout la prééminence du politique sur l'intellectuel. Le terrorisme politico-intellectuel est donc très répandu. Par exemple, des brigades d'étudiants et d'enseignants maoïstes, avec parfois Alain Badiou à leur tête, passent dans les cours de philosophie afin de vérifier leur conformité idéologique¹⁶. Certains enseignants font ainsi cours « la peur au ventre ».

Dans ces conditions, il est intéressant de rappeler qu'au milieu des années 1960, et donc juste avant d'enseigner à Tunis, Foucault participe à la commission de réforme de l'enseignement supérieur aboutissant à la réforme Fouchet qui, en novembre 1967, sert de déclencheur à la révolte des étudiants de Nanterre¹⁷. Il semble même avoir été pressenti par le pouvoir gaulliste pour devenir sous directeur de l'enseignement supérieur, puis directeur de la Radio et télévision françaises (ORTF)¹⁸. Cette collaboration initiale avec « le pouvoir » le rend d'ailleurs suspect aux yeux d'une frange du mouvement étudiant dans l'immédiat après-68. Son engagement à gauche semble donc avoir été assez tardif et passager et José Luis Moreno Pestaña a sans doute raison d'écrire que « Politiquement parlant, Foucault a été inconstant et l'est resté toute sa vie »¹⁹. Il ne reste d'ailleurs que peu de temps à Vincennes, quittant en 1970 ce que *Le Nouvel Observateur* appelle « Le piège de Vincennes »²⁰, pour rejoindre le Collège de France. Et c'est François Châtelet, qu'il avait sorti de l'enseignement secondaire en le recrutant à Vincennes pour réparer une « injustice académique », qui tiendra ensuite, et jusqu'à sa mort, le département à bout de bras. En effet en raison de ses programmes d'enseignements jugés trop politisés, comme de la validation très libérale des cours, le département perd son habilitation nationale le 15 janvier 1970. Ses diplômés ne pouvant plus enseigner dans le secondaire, il en résulte une chute des effectifs inscrits. Mais en raison de l'ouverture de ce département aux étudiants d'autres départements et plus largement de l'Université de Vincennes aux salariés, aux non bacheliers, auditeurs libres, comme aux étrangers très nombreux à l'époque, ce public se transforme beaucoup. Et c'est ce public fort singulier, que nous décrirons plus loin, qui fournira sa base sociale à l'avant-garde prophétique philosophique vincennoise.

Un philosophe particulièrement prometteur

Si Foucault, Balibar, Serres, Duroselle, Fernandez, ou encore Lacan²¹, ne supportent guère le désordre vincennois et quittent l'établissement rapidement, d'autres enseignants y trouvent un lieu propice à l'épanouissement de leur enseignement. Tel est le cas de Gilles Deleuze qui, avec sa « pop philosophie », en deviendra même une de ses icônes. Comprendre la pédagogie de Deleuze suppose déjà de décrire le personnage, tant au plan social que physique. Car avec lui, on a affaire à un philosophe qui, dans la filiation de Spinoza, s'interroge sur « ce que peut un corps » ; lequel joue un rôle essentiel, quoique souvent dénié, dans le rapport pédagogique.

Né à Paris en 1925, Deleuze est le cadet d'une famille de deux enfants. Son frère aîné, Georges, qui intègre l'École militaire de Saint-Cyr pour devenir officier, s'engage pendant la Seconde Guerre mondiale dans la Résistance, est arrêté puis décède lors de son envoi en camp de concentration. Les parents préféreraient manifestement Georges, dont ils feront un héros martyr, et Gilles souffrira beaucoup d'être relégué dans l'ombre de son frère aîné²². Le père est ingénieur et petit entrepreneur et la mère, sans profession, une catholique fervente. La famille paraît assez aisée (elle loue par exemple, chaque été, une maison en bord de mer à Deauville), mais connaît dans les années 1930 un certain déclassement que traduisent des déménagements successifs et le jeune Deleuze ne pourra pas étudier chez les Jésuites. Politiquement, les parents de Deleuze appartiennent à cette bourgeoisie de droite qui exècre le gouvernement du Front populaire et, lors des premiers congés payés, voit arriver avec dégoût les premiers ouvriers sur les plages de Normandie.

Après un passage par la khâgne de Louis-le-Grand, Deleuze entame des études de philosophie à la Sorbonne, puis obtient brillamment l'agrégation en 1948. Très tôt, il se fait remarquer pour sa virtuosité philosophique. Comme l'écrit son biographe François Dosse, ses exposés pour le concours d'entrée à l'École normale « sont déjà considérés comme des événements à ne manquer sous aucun prétexte et déplacent de larges publics »²³. Lorsqu'après avoir enseigné dans le secondaire, puis en classes préparatoires, Deleuze devient assistant à la Sorbonne en 1957, il connaît tout

16. F. Dosse, *Gilles Deleuze et Félix Guattari...*, op. cit., p. 433.

17. En 1965, Foucault propose même un projet de mise en concurrence généralisée des facultés de lettres et sciences humaines à Jacques Narbonne, alors conseiller technique auprès du cabinet du général de Gaulle. Voir Christelle Dormoy-Rajmanan, « Sociogenèse d'une invention

institutionnelle : le Centre universitaire expérimental de Vincennes », thèse de doctorat en science politique, Nanterre, Université Paris Ouest Nanterre La Défense, 2014, p. 920-924.

18. D. Éribon, *Michel Foucault...*, op. cit., p. 158.

19. José Luis Moreno Pestaña, *Foucault, la gauche et la politique*, Paris, Textuel,

2010, p. 14.

20. C'est le titre de l'article que *Le Nouvel Observateur* consacre le 9 février 1970 à son expérience vincennoise.

21. Lacan ne fait qu'un bref passage à Vincennes. Ainsi le 3 décembre 1969, il donne une conférence aux étudiants du Centre où il les apostrophe en disant : « Ce à quoi vous aspirez comme révolutionnaire, c'est

à un Maître. Vous l'aurez. » « Impromptu de Vincennes ». Reproduit in Jean-Michel Djan (dir.), *Vincennes une aventure de la pensée critique*, Paris, Flammarion, 2009, p. 69.

22. F. Dosse, *Gilles Deleuze et Félix Guattari...*, op. cit., p. 112.

23. *Ibid.*, p. 121.

CENTRE UNIVERSITAIRE EXPERIMENTAL DE VINCENNESAnnée 1968-69Semestre d'automne et de printempsDEPARTEMENT DE PHILOSOPHIE

Code U.V.	Intitulé	Enseignant
17 001	formation du concept d'idéologie (2 U.V.)	Jacques RANCIERE
17002	fin de la métaphysique	Michel FOUCAULT/ François REGNAULT
17003	fonctionnement idéologique de l'enseignement de la philosophie	François CHATELET
17004	théorie de la littérature (2 U.V.)	Alain BADIOU/ François REGNAULT
17005	identité et contradiction dans la philosophie grecque (2 U.V.)	François CHATELET
17006	lutte idéologique	Alain BADIOU
17007	la contradiction chez Hegel (2 U.V.)	Alain BADIOU
17008	révolutions culturelles (2 U.V.)	Judith MILLER
17009	révolutions culturelles (2 U.V.)	Judith MILLER
17010	écriture politique	André GLUCKSMANN
17012	Logique (2 U.V.)	Mohammed A. SINACEUR
17013	nihilisme et contestation	Jeannette COLOMBEL
17014	la rationalité grecque et les mathématiques (2 U.V.)	Michel SERRES
17015	la révolution scientifique au 17 ^e siècle (2 U.V.)	François REGNAULT
17016	concept scientifique et mathématiques au 19 ^e siècle	Mohammed A. SINACEUR
17017	discours de la sexualité (2 U.V.)	Michel FOUCAULT
17018	sciences des formations sociales et philosophie marxiste (2 U.V.)	Etienne BALIBAR
17019	la pensée politique grecque (2 U.V.)	François CHATELET
17020	théorie de la conscience et théorie de de l'idéologie	Stanley PULLBERG
17021	le positivisme (2 U.V.)	Michel SERRES
17022	Centre d'études politiques I	Henri WEBER
17023	" " " II	" "
17024	" " " III	" "
17025	" " " IV	" "
17026	révisionnisme, gauchisme (2 U.V.)	Jacques RANCIERE
17027	Epistémologie régionale	Alain BADIOU

FOA Res 698/114



CENTRE UNIVERSITAIRE EXPERIMENTAL DE VINCENNESAnnée 1969-70Semestre d'automneDEPARTEMENT DE PHILOSOPHIE

Code U.V.	Intitulé	Enseignant
1728	la troisième étape du marxisme-léninisme : le maoïsme	Judith MILLER
1729	problèmes concernant l'idéologie I	" "
1730	" " " II	" "
1731	théorie de la deuxième étape du marxisme- léninisme : le stalinisme	Jacques RANCIERE
1732	introduction aux marxistes du 20 ^e siècle : Lénine, Trotsky et le courant bolchévique	Henri WEBER
1733	les écrits de Mao-Tsé-Toung	" "
1734	la dialectique marxiste	Alain BADIOU
1735	la science dans la lutte des classes	" "
1737	l'idéologie pédagogique	René SCHERER
1738	logique	Houria SINACEUR
1740	épistémologie des sciences de la vie	Michel FOUCAULT
1741	problèmes épistémologiques des sciences historiques	François CHATELET
1742	critique de la pensée spéculative grecque	" "
1743	Nietzsche	Michel FOUCAULT
1744	les idéologies morales d'aujourd'hui	François REGNAULT
1745	à propos de la littérature et de l'art	" "



FD 696 / 1 / 4

DERNIÈRE PARTIE du programme du département de philosophie de Vincennes (année 1969-1970).

de suite « un succès spectaculaire » auprès des étudiants, ce qui suscite la jalousie de certains de ses collègues plus âgés.

En 1956, il fait un « beau mariage »²⁴ en épousant religieusement Fanny Grandjouan, la fille d'un grand entrepreneur nantais, plus ou moins dandy. Collaboratrice du couturier Balmain, traductrice de la littérature anglaise (D.-H. Lawrence), elle tapera à la machine tous ses manuscrits. Par sa femme, Deleuze hérite aussi d'un beau domaine situé dans le Limousin à Saint Léonard de Noblat ; comme l'écrit un de ses biographes enchantés, c'est dans « cette bâtisse, dominant les prés et au loin les collines boisées, sur cette grande terrasse, ou dans ce parc, soigneusement entretenu par son jardinier, qu'il a écrit une part considérable de ses ouvrages »²⁵.

La voix de son maître

Nombre de contemporains soulignent que Deleuze s'habille avec beaucoup de goût et évoquent le ton, plus ou moins affecté, de sa voix. De même, son chapeau devenu légendaire, comme ses ongles forts développés, suscitent des commentaires, plus ou moins acerbes. Ainsi en pleine vague gauchiste, Michel Cressole fait paraître un ouvrage sur Deleuze où il écrit : « Ta veste noire d'ouvrier est déjà l'équivalent de la robe rose au corsage plissé de Marilyn Monroe, et tes ongles longs, les lunettes noires de la Garbo²⁶. » De constitution physique fragile, Deleuze souffre aussi très tôt de graves problèmes respiratoires. À partir de 1969, et suite à une thoracoplastie, il n'a plus qu'un seul poumon : « “Je n'ai plus de poumons”, disait-il, avec son rire de fond de gorge »²⁷. Ce qui le diminue beaucoup, l'oblige à parler, comme à se mouvoir, avec douceur et contribue paradoxalement à accroître son charisme.

Nombre de témoignages soulignent en effet le charme, quasi envoûtant, de sa voix rauque et douce à la fois²⁸. En 2005, Claude Jaeglé lui consacre même

un ouvrage entier : « Cette voix est un charme, un chant efficace – et l'expression personnelle d'un grand vivant. Sa puissance magique nous donne envie de lui donner raison avant même de savoir s'il a raison²⁹. » André Bernold, qui dresse du philosophe un portrait d'une noblesse toute aristocratique, va jusqu'à écrire : « Il fut un des plus remarquables orateurs de son temps, et le plus grand de ceux qui faisaient profession d'enseigner la philosophie. Il n'était compris que d'un petit nombre. Il fut persécuté : l'objet d'une jalousie qui jamais ne désarma. Il méprisait ces misères, à cause de la joie de sa vie, qui était de philosopher. D'un tempérament altier, il ne supportait que le peuple. Mais formidable était son ironie. Sa voix était des plus extraordinaires. Athénée la compare à une râpe, puis à un torrent de cailloux. L'élocution était d'une extrême distinction, un peu lasse, la diction lente et douce. Apollodore compare sa voix à celle d'un sorcier. C'était un homme d'une parfaite noblesse, qui avait en horreur tout ce qui amoindrit³⁰. »

Avec sa voix, Deleuze « méduse » son public, le « sonore » – comme le souligne Jaeglé – de par sa puissance de contagion immédiate agissant toujours plus intensément que le « visuel »³¹. On peut ainsi se demander si, avec l'habillement, l'*hexis* corporel et le discours qu'elle véhicule, cette voix ne condense pas, mais sous une forme sensible et stylisée, et donc potentiellement particulièrement persuasive, toute une trajectoire³² et, par là, tout un rapport au monde social susceptible d'entraîner dans son public, et ce de façon préreflexive, une « remise de soi » plus ou moins inconsciente³³ susceptible de déclencher, par ses effets de transfert, des vocations, la voix devenant alors (à l'instar de la beauté) le véhicule d'une « promesse » : c'est-à-dire d'un avenir plus ou moins indéterminé, mais exaltant. La capacité à susciter des vocations, et donc d'œuvrer à la reproduction de l'*illusio*, et par conséquent du corps, mais dans sa dimension spirituelle, c'est-à-dire la plus sublime et la plus noble, est en effet habituellement considérée comme un des sommets de l'art pédagogique,

24. À cette occasion, Deleuze écrit à son directeur de thèse, Maurice de Gandillac : « Ça a été une belle fête. Le mariage est un état ravissant, il était temps que je le sache. », *ibid.*, p. 133.

25. Voir Yannick Beaubatie, « Grandeur de Gilles Deleuze », in Yannick Beaubatie (dir.), *Tombeau de Gilles Deleuze*, Tulle, Mille Sources, 2000, p. 12.

26. Voir Michel Cressole, *Deleuze*, Paris, Éd. universitaires, 1973, p. 105.

27. Y. Beaubatie (dir.), « Grandeur... », *op. cit.*, p. 14.

28. Ce développement sur la voix de Gilles Deleuze s'inspire du travail d'Isabelle Kalinowski : « La voix de Max Weber et le charisme professoral », in Isabelle Kalinowski, *Leçons wébériennes sur la science et la propagande*, ouvrage reproduit suite

à sa traduction de *La Science, profession et vocation* de Max Weber, Marseille, Agone, 2005, p. 117 sq. Concernant le concept de charisme chez Max Weber, voir aussi : Vanessa Bernadou, Félix Blanc, Raphaëlle Laignoux et Francisco Roa Bastos (dir.), *Que faire du charisme ? Retours sur une notion de Max Weber*, Rennes, PUR, 2014. Ainsi que : Jean-Martin Ouedraogo, « La réception de la sociologie du charisme de M. Weber », *Archives de sciences sociales des religions*, 83, 1993, p. 141-157.

29. Voir C. Jaeglé, *Portrait oratoire...*, *op. cit.*, p. 33.

30. Voir André Bernold, « Suidas », *Philosophie*, 47, 1995, p. 8-9, en particulier p. 8.

31. Signalons l'existence du site intitulé *La voix de Gilles Deleuze en ligne* permettant d'entendre certains de ses cours : http://www2.univ-paris8.fr/deleuze/article.php3?id_article=137. Ainsi que celle de *L'Abécédaire de Gilles Deleuze*, un documentaire de plus de huit heures réalisé par Pierre-André Boutang et édité aux éditions Montparnasse en 2004. Dans ce film le philosophe est interrogé chez lui, entouré de ses chapeaux, par Claire Parnet et donne une série de 25 leçons sur des sujets aussi variés que la « Boisson », la « Littérature », la « Maladie », le « Professeur », etc.

32. En raison des libertés qu'on s'autorise à l'oral, du caractère plus familier de celui-ci notamment lié au sentiment d'entre soi, proximité, des interactions tant formelles qu'informelles qu'il suscite, comme des nécessités pédagogiques visant à établir un consensus de travail minimal avec un auditoire plus ou moins composite, un cours est

souvent moins censuré que la publication qui en résulte. Il comprend nombre de répétitions, d'évaluations implicites, d'apartés, moments d'inspiration, traits d'humour et d'ironie, voire d'éléments de réflexivité pédagogique, disparaissant à l'écrit mais qui jouent souvent un rôle essentiel dans la formation des étudiants au travers par exemple de la transmission de tout un système, plus ou moins explicite, de goûts comme de dégoûts. Par analogie on peut penser à l'importance des didascalies au théâtre, c'est-à-dire des instructions données aux interprètes, ou encore à celles données aux instrumentistes dans l'écriture musicale.

33. On pourrait ainsi détourner sociologiquement l'intuition de McLuhan pour qui : « Le message c'est le médium ».

E X I S



V I N C E



AFFICHE ÉDITÉE ET VENDUE par les communistes de Vincennes pour la défense de l'Université de Paris 8 Vincennes.

le travail plus scolaire – et en un sens plus plébéen – de formation ultérieure ou, si l'on préfère, « d'usinage », qui prend nécessairement plus de temps et s'avère aussi souvent plus ingrat – pouvant alors être sous-traité à d'autres, par exemple dans le cadre de travaux dits « dirigés ». Ici, il est utile de rappeler que le mot de « vocation » dérive de *vocatio* qui, en latin, désigne l'action d'appeler, mais aussi d'inviter, voire assigner en justice. Et qu'on retrouve ce sens plus ou moins impératif dans le terme allemand de *Beruf* qui tient une place si importante dans la sociologie religieuse de Max Weber. Ainsi, tout se passe comme si la voix était un des principaux médiums de la vocation et que la coprésence physique était nécessaire à la production de la vocation et, plus généralement, de ce que Bourdieu appelle les « rites d'institution ».

L'un des ressorts les plus profonds du prophétisme semble donc résider dans le charisme de la voix qui est un composé paradoxal, et sans doute relativement instable, de séduction et de contrainte. Selon la typologie religieuse de Max Weber, le charme opérant alors ressortirait à la fois de la magie, qu'il définit par la « contrainte » du Dieu, comme de la religion, qui ressort plutôt de la « vénération » du Dieu³⁴. Jaeglé écrit ainsi que la diction du concept par Deleuze, ou plus exactement sa « vocalisation », place le public « dans une sorte de transe qui est comme l'envers du mouvement subjectif à l'œuvre dans le sommet d'inspiration qui se libère au même instant du côté du philosophe. Le public est un paratonnerre, à charge pour lui d'accumuler et de convertir ensuite l'énergie reçue en quelque chose d'intelligible »³⁵.

Les biographes de Deleuze accordent ainsi une grande importance à la voix, au corps, comme à l'affect, dans le rapport que le philosophe entretient avec son public ; et ce alors qu'il prépare ses cours très soigneusement : « Un cours c'est comme du théâtre, ou de la chanson, ça se répète. Et si on n'a pas bien préparé, il n'y a pas d'inspiration »³⁶. » C'est sans doute pourquoi, malgré l'importance de son public à Vincennes, Deleuze refusera toujours d'enseigner en amphithéâtre. Ayant besoin d'entretenir une certaine proximité physique avec ce public, il ne voulait pas s'adresser à une foule anonyme et lointaine. Ce refus tient sans doute aussi à ses faiblesses pulmonaires qui par la grâce de son charisme, de son « amour de la philosophie », comme du culte que lui rendaient le cercle de ses disciples qui, pour certains, pouvaient aussi parfois se sentir touchés par la grâce, se retourneront paradoxalement en une « puissance » spinoziste productrice de « joie ». La proximité physique se combinant cependant – on le verra plus

loin – avec une certaine mise à distance de ce cercle. Ce composé paradoxal de proximité/distance, séduction/contrainte, qui est probablement un ingrédient structurel de tout pouvoir charismatique, explique sans doute les alternances de « chaud », « froid » qu'éprouvent les disciples dans leur contact avec le maître, objet d'un fort transfert et en même temps tabou, parce que sacré, et donc séparé : le maître renvoyant ce vécu contradictoire à « l'irrationalité » ou au manque de « maturité » supposés des disciples.

En fait pour Deleuze, ce qui dans un cours capte l'intérêt des étudiants, c'est l'émotion, autant que l'intelligence : c'est souvent par l'affect, le percept, dont la voix, le corps, sont les médiums privilégiés, que les étudiants commencent à entrer dans la matière conceptuelle et déjà à s'y orienter au travers notamment d'un système élémentaire de polarités intellectuelles affectivement et normativement chargées. Deleuze dit avoir compris, au travers de la performance des cours, à quel point la philosophie a besoin, non seulement d'une compréhension philosophique par concepts (telle que peuvent la développer l'école ou l'université chez ces élus/damnés du système scolaire que sont les « bons élèves », eux-mêmes souvent destinés à devenir enseignants, ce qui contribue à la fermeture sur soi de l'institution académique et au développement du biais scolastique), mais aussi d'une compréhension non philosophique procédant par affects et percepts plus proche de celle spontanément mobilisée par les profanes.

Cette expérience du cours conduit Deleuze à développer une théorie de la double compréhension : « Il faut les deux. La philosophie est dans un rapport essentiel et positif avec la non-philosophie : elle s'adresse directement à des non-philosophes. Prenez le cas le plus étonnant, Spinoza : c'est le philosophe absolu, et l'«Éthique» est le grand livre du concept. Mais en même temps le philosophe le plus pur est celui qui s'adresse strictement à tout le monde : n'importe qui peut lire l'«Éthique», s'il se laisse suffisamment entraîner par ce vent, ce feu. Ou bien Nietzsche. Il y a au contraire un excès de savoir qui tue le vivant dans la philosophie. La compréhension non philosophique n'est pas insuffisante ou provisoire, c'est l'une des deux moitiés, l'une des deux ailes³⁷. » Deleuze refuse donc de distinguer une philosophie « conceptuelle », censée être plus « rigoureuse » ou « scientifique », et réservée aux professionnels, et une autre destinée au grand public. Comme la peinture, ou mieux encore la musique, la philosophie parle à tous, quel que soit son niveau de formation. Il observe ainsi que Beethoven s'adressait aussi bien aux musiciens qu'aux non

34. Max Weber, *Sociologie de la religion*, traduction d'Isabelle Kalinowski, Paris, Flammarion, 2006, p. 124. 35. C. Jaeglé, *Portrait oratoire...*, op. cit., p. 84. 36. P.-A. Boutang, *L'Abécédaire...*, op. cit., à la leçon « Professeur ». 37. Gilles Deleuze, *Pourparlers, 1972-1990*, Paris, Minuit, 1990, p. 190.

musiciens et ne faisait pas du « Beethoven plus simple » pour ces derniers. Cela renvoie à la profonde indifférence qui, dans le département de philosophie, entourait les questions liées au « niveau des étudiants », comme à la « progressivité » des enseignements : ainsi à Vincennes, tous les cours de philosophie sont ouverts à tous les étudiants, des étudiants de première année côtoyant des doctorants³⁸. De même, Deleuze ne voit aucune différence de nature entre ses cours de lycée et ceux d'université.

Quand il fait cours, Deleuze sollicite déjà l'affect, ou la sensibilité de son auditoire, ce qui n'est pas sans rappeler la démarche artistique, littéraire, voire religieuse, et traduit aussi la vision qu'il a de son public. Voici ce qu'en dit Jaeglé : « Ajoutons ce conseil que le professeur, mi-figue mi-raisin, donne aux étudiants qui s'apprêtent à prendre la parole, à la fin de son séminaire sur Spinoza : "Pas de théorie. Du sentiment, hein !" – propos qui manifeste le dépit avant-coureur d'un philosophe déplorant la naïveté de ceux qui ne spéculent dans la théorie qu'à partir de la théorie. Non, inutile de concourir au propos philosophique si ce n'est à partir de l'intensité qui vous porte, de la véhémence qui vous inspire. Pendant les objections interminables des participants au séminaire, le philosophe dominant se frotte les griffes pour passer le temps et grogne ensuite quelques réponses tolérantes par pur rituel pédagogique. Il suffit d'entendre le ton obligeant et désinvolte avec lequel Deleuze traite ses interlocuteurs pour deviner l'envers indifférent de son attention. À ses yeux, les objections sont vaines et les discussions inutiles³⁹. »

Un prophète très magistral

Il est fort paradoxal que, dans la Vincennes des années 1970 où l'esprit antiautoritaire et antihiérarchique est à son comble, un admirateur de Deleuze puisse dresser le portrait d'un maître en majesté sur le passage duquel, dans les couloirs, « le silence se faisait »⁴⁰. Digne héritier des pratiques pédagogiques de l'université à l'ancienne, Deleuze adhère ainsi par toutes ses fibres au dispositif pédagogique le plus traditionnel qui soit, pourtant si vilipendé en 1968, celui du cours magistral. Il revendiquera toujours le caractère magistral de son enseignement⁴¹. Car à ses yeux il n'existe que deux types de cours : ceux qui demandent des interruptions, questions immédiates et où on n'interrompt alors

que « des paroles » ou ce qu'il appelle – un peu dédaigneusement – du « discours » et ceux « où il y a un monsieur qui parle ». Deleuze ne fera que du cours magistral, « parce [la philosophie] c'est comme la musique, et on n'interrompt pas la musique ». Concernant le parallèle entre musique et philosophie, il écrit d'ailleurs que : « les concepts sont exactement comme des sons, des couleurs ou des images, ce sont des intensités qui vous conviennent ou non, qui passent ou ne passent pas »⁴². Et en 1972, il va jusqu'à enregistrer, avec un musicien de rock expérimental et électronique alors âgé de 21 ans, Richard Pinhas, un disque intitulé *Le voyageur/Torcol* : où il déclame, « de sa voix si particulière », l'aphorisme 638 de l'ouvrage de Nietzsche, *Humain trop humain* sur un accompagnement rock du groupe Schizo.

C'est pourquoi Deleuze a horreur des « discussions » : « la philosophie n'a strictement rien à voir avec une discussion, on a déjà assez de peine à comprendre quel problème pose quelqu'un et comment il le pose, il faut simplement l'enrichir, en varier les conditions, ajouter, raccorder, jamais discuter »⁴³. En effet, « on n'est jamais sur le même plan »⁴⁴. Néanmoins, Deleuze écoute les objections et questions qui lui sont faites avec beaucoup de courtoisie, ce dont ses auditeurs lui sont reconnaissants. Et il ne prend jamais personne de front, ses objections, comme ses débuts de cours d'ailleurs, étant toujours introduits avec douceur et sur un mode interrogatif, ou dubitatif. Mais il ne répond jamais aux questions ou objections car, pour le grand asthmatique qu'il était qui se suicidera d'ailleurs en 1995 en se jetant par la fenêtre : « Le but, ce n'est pas de répondre à des questions, c'est de sortir, c'est d'en sortir⁴⁵ ».

S'il ne croit guère aux discussions, s'il voue aux gémonies la dialectique (ainsi que la logique, qu'il qualifie parfois de « méchante »), il croit aux « effets retardés », c'est-à-dire au fait qu'on ne comprend pas sur le moment, mais après, ce qui s'accorde avec l'idée selon laquelle l'affect précède le plus souvent le concept. Ainsi dans le cadre du cours magistral tel qu'il le conçoit, il n'y a rien à discuter. Il faut déjà éprouver, sentir : c'est-à-dire s'ouvrir – ou non – à l'intensité qui nous est proposée/imposée par l'enseignant, puis éventuellement varier, broder, associer.

Mais surtout Deleuze croit aux « rencontres » qui, comme les rencontres amoureuses, coups de foudre, *a priori* fondés sur des affinités électives inconscientes,

38. Dans un article intitulé « Disparité et non hiérarchie », François Châtelet fait l'éloge de cette disparité du public vincennois et critique la notion de progressivité si chère aux concepteurs de programmes, maquettes : voir Jacqueline Brunet, Bernard Cassen, François Châtelet, Pierre Mer-

lin et Madeleine Rebérioux (dir.), *Vincennes ou le désir d'apprendre*, Paris, Alain Moreau, 1979, p. 126-129.

39. C. Jaeglé, *Portrait oratoire...*, op. cit., p. 17.

40. Voir Bruno Tessarech, *Vincennes*, Paris, Nil, 2011, p. 31.

41. Sur ce point, voir ce qu'en dit Deleuze dans *L'Abécédaire* au mot « Professeur ». Les extraits suivants non référencés proviennent de cette leçon.

42. Gilles Deleuze et Claire Parnet, *Dialogues*, Paris, Flammarion, 1977, p. 10.

43. G. Deleuze, *Pourparlers...*, op. cit.,

p. 125.

44. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Minuit, 1991, p. 33.

45. G. Deleuze et C. Parnet, *Dialogues*, op. cit., p. 7.

engagent totalement les agents, parce que mobilisant simultanément l'affect, le percept, l'intellect et le charnel : d'où d'ailleurs leur goût de vérité si prononcé et leur caractère si enthousiasmant. Ou dit en termes spinozistes : « Mais, lorsque nous rencontrons un corps extérieur qui ne convient pas avec le nôtre (c'est-à-dire dont le rapport ne se compose pas avec le nôtre), tout se passe comme si la puissance de ce corps s'opposait à notre puissance, opérant une soustraction, une fixation : on dit que notre puissance d'agir est diminuée ou empêchée, et que les passions correspondantes sont de tristesse. Au contraire, lorsque nous rencontrons un corps qui convient avec notre nature, et dont le rapport se compose avec le nôtre, on dirait que sa puissance s'ajoute à la nôtre : les passions qui nous affectent sont de joie, notre puissance d'agir est augmentée ou aidée⁴⁶. »

Ces rencontres peuvent se faire aussi – et peut-être surtout – avec « les choses » et par exemple avec un tableau, une musique ou un film. Elles intéressent particulièrement le philosophe empiriste, pragmatiste et vitaliste, car ce sont « des catalyseurs de problèmes » qui forcent à penser. Les rencontres forcent à penser, ce sont autant de chocs créant un rapport enfin concret, actif, et non plus scolaire, docile ou emprunté, à la pensée. Comme il l'écrit : « La pensée n'est rien sans quelque chose qui force à penser, qui fait violence à la pensée. Plus important que la pensée, il y a ce qui "donne à penser" ; plus important que le philosophe, le poète [...] Le leitmotiv du Temps retrouvé, c'est le mot forcer : des impressions qui nous forcent à regarder, des rencontres qui nous forcent à interpréter, des expressions qui nous forcent à penser⁴⁷. »

On comprend mieux alors le primat accordé par Deleuze à l'expérience esthétique, comme son attachement viscéral à la forme du cours magistral, mais dans sa version inspirée. Comme l'écrit Sébastien Charbonnier, en « donnant à penser », ce type de cours provoque chez l'auditeur un déséquilibre de la pensée et « la multiplication de branchements inconscients » produisant l'énergie individuelle pour penser. En retour, le philosophe peut se recharger à ces « branchements »⁴⁸. S'esquisse

alors un échange, certes inégal et quelque peu obscur pour les participants, entre le maître et ses suiveurs que les exégètes de Deleuze décrivent en mobilisant prioritairement son outillage conceptuel, ainsi que des métaphores magico-religieuses plus ou moins contrôlées.

À cheval sur le tigre

Il faut s'interroger sur les conditions sociales et scolaires de possibilité de cette félicité, tant pédagogique qu'intellectuelle, éprouvée par maints auditeurs, comme par Deleuze lui-même qui dira : « Les cours ont été toute une partie de ma vie, je les ai faits avec passion⁴⁹. Lequel voyait aussi dans le public vincennois « la splendeur de Vincennes ». Quels sont les intérêts, passions des parties en présence aboutissant parfois à la formation d'une véritable « communauté émotionnelle »⁵⁰ ? Quel intérêt a ce public, *a priori* pourtant rebelle, à se soumettre ? Réciproquement, quel intérêt ce maître, docteur d'État depuis 1969, déjà âgé de 45 ans quand il arrive à Vincennes, et auteur de nombreux travaux d'histoire de la philosophie dont l'un consacré à « l'incontournable Kant »⁵¹ et publié aux Presses universitaires de France, trouve-t-il à ce public pourtant peu commode et qui fera fuir nombre de ses collègues ?

On peut dire déjà que ce public trouvera en Deleuze un formidable interprète des humeurs anti institutionnelles du moment qu'il saura exprimer, mais sans s'y réduire, aliéner politiquement, et donc tout en conservant la distance, hauteur de vue plus ou moins aristocratique, seyant à un véritable « penseur »⁵². Car Deleuze est profondément en phase avec ses attentes, comme le souligne le témoignage – enchanté lui aussi et donc quelque peu unilatéral car déniait tout rapport de domination – d'Élisabeth Roudinesco qui suit ses cours dès 1970 : « Exalté mais toujours tolérant, Deleuze était le philosophe le plus socratique qu'on puisse imaginer. Loin de se faire l'idole d'un culte religieux, il fascinait son auditoire en devenant l'accoucheur tendre et barbare du désir de ceux qui venaient l'écouter⁵³. » De fait, et comme le souligne Isabelle Kalinowski,

46. Gilles Deleuze, *Spinoza. Philosophie pratique*, Paris, Minuit, 2003, p. 41.

47. Gilles Deleuze, cité par S. Charbonnier dans : *Deleuze pédagogue...*, op. cit., p. 29. Ceci rejoint l'idée leibnizienne notamment rapportée par Sébastien Charbonnier selon laquelle : « Nous ne formons pas nos idées parce que nous le voulons ; elles se forment en nous, elles se forment par nous, non pas en conséquence de notre volonté, mais suivant notre nature et celle des choses. », voir Gottfried Wilhelm Leibniz, *Essais de théodicée*, Paris, Garnier-Flammarion, 1969, paragr. 403.

48. *Ibid.*, p. 50.

49. P.-A. Boutang, *L'Abécédaire...*, op. cit., toujours au mot « Professeur ».

50. Rappelons que pour Max Weber, le groupement charismatique est une « communauté émotionnelle » fondée sur l'enthousiasme et la « reconnaissance libre » par les suiveurs des qualités extraordinaires du porteur du charisme. La domination charismatique est donc une relation émotionnelle et personnelle « extraordinaire », c'est-à-dire n'obéissant à aucun ordre formel. Ce qui l'oppose alors à la domination de type rationnel/légal. Voir Max Weber,

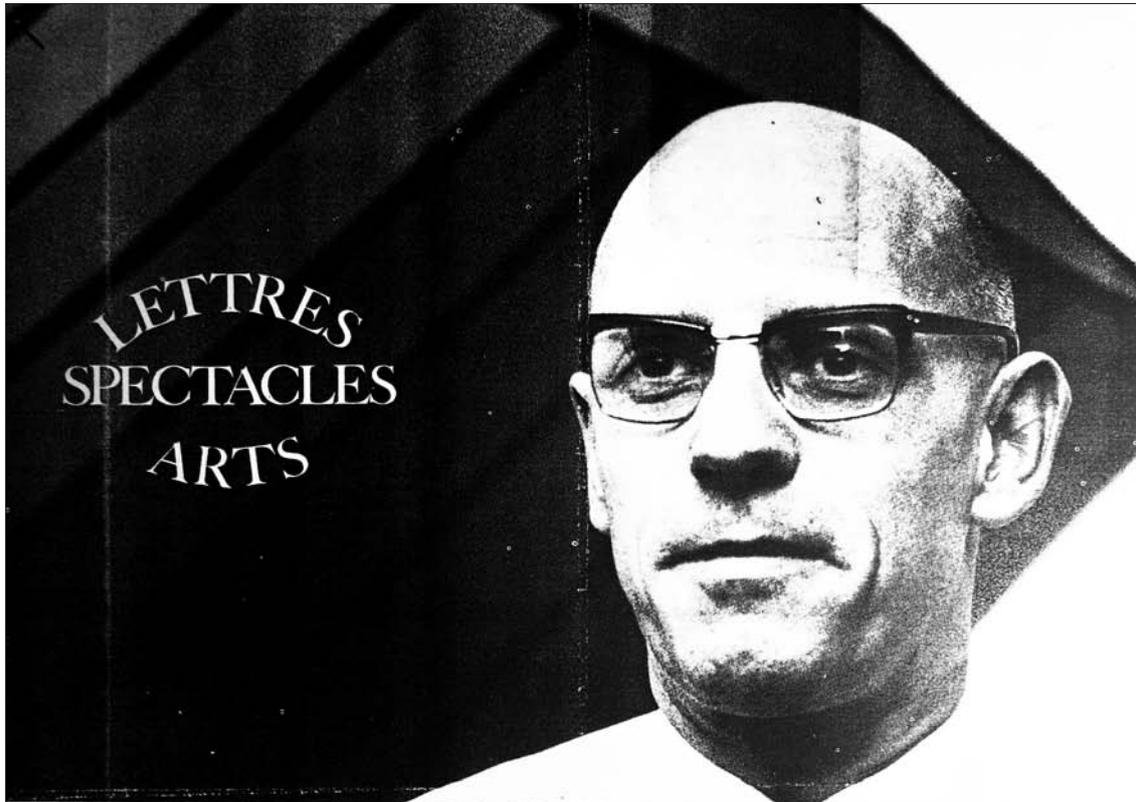
Sociologie des religions, traduction de Jean-Pierre Grossein, introduction de Jean-Claude Passeron, Paris, Gallimard, 1996.

51. Voir F. Dosse, *Gilles Deleuze et Félix Guattari...*, op. cit., p. 152.

52. Comme pour Foucault, la question du rapport à la politique de Deleuze est plus complexe qu'il n'y paraît. Ainsi comparant Guattari et Deleuze, Richard Pinhas, un intime de Deleuze qui l'amenait en voiture à ses cours et les suivra de 1971 à 1987, souligne que pour le premier « la politique était bien plus que centrale et presque native. Deleuze, au contraire, m'a toujours

dit qu'il ne s'était vraiment éveillé à la politique qu'en voyant passer les manifestations de Mai 68 à Lyon. Ce qui en fait sans doute un meilleur penseur de Marx et de la politique que ceux qui sont nés dedans. En tous cas, en cours, il en parlait rarement. Parfois, en début de cours, pour rire deux ou trois minutes, mais guère plus ». Voir Richard Pinhas, « Deleuze, le dehors entre les murs », *Europe*, 996, 2012, p. 184-192, en particulier p. 191.

53. Voir Élisabeth Roudinesco, *Généalogies*, Paris, Fayard, 1994, p. 52.



MICHEL FOUCAULT
« Pourquoi ce cordon sanitaire ? »

François Vial

Le piège de Vincennes

9 Fév 1970
L'Obs.

* *“ Je ne suis pas sûr que la philosophie ça existe. Ce qui existe, ce sont des philosophes ”*

● Le ministre de l'Éducation nationale, Olivier Guichard, a fait part, le mois dernier, au président de la faculté de Vincennes, M. Cabot, de son intention de ne pas accorder le titre de licencié d'enseignement aux étudiants du département de philosophie de Vincennes. Récemment, à Radio-Luxembourg, le ministre a justifié son projet, expliquant que le contenu de l'enseignement de la philosophie à Vincennes était trop particulier et « spécialisé ». Pour convaincre les auditeurs, il a ensuite lu les titres de quelques cours consacrés au marxisme et à la politique. Ces déclarations ont provoqué les remous qu'on imagine et nous sommes allés interroger à ce sujet Michel Foucault, un des principaux professeurs de philosophie de Vincennes.

MICHEL FOUCAULT. — Passons vite sur les éléments de la discussion. Il faudrait objecter : comment donner un enseignement développé et diversifié quand on a 950 étudiants pour 8 enseignants ? Il faudrait objecter aussi : à Vincennes, il y a des étudiants qui ont fait déjà 6 mois d'études, d'autres 18 ; et en cours de route on leur dit : ce que vous avez fait, c'est de la broderie, il faut recommencer ailleurs. Il faudrait objecter encore : veut-on faire délibérément plusieurs centaines de chômeurs intellectuels à l'époque où les statistiques sont, paraît-il, menaçantes ? Je pourrais ajouter enfin : qu'on nous dise clairement ce qu'est la philosophie et au nom de quoi — de quel texte, de quel critère ou de quelle vérité — on rejette ce que nous faisons.

Mais je crois qu'il faut aller à l'es-

sentiel ; et l'essentiel, dans ce que dit un ministre, ce ne sont pas les raisons qu'il avance ; c'est la décision qu'il veut prendre. Elle est claire : les étudiants qui auront fait leurs études de philosophie à Vincennes n'auront pas le droit d'enseigner dans le secondaire.

Je pose à mon tour des questions : pourquoi ce cordon sanitaire ? Qu'est-ce que la philosophie (la classe de philosophie) a de si précieux, et de si fragile pour qu'il faille, avec tant de soins, la protéger ? Et qu'y a-t-il, chez les Vincennes, de si dangereux ?

● Que reprochez-vous à l'enseignement de la philosophie et, en particulier, à la classe de philosophie ?

Le Nouvel Observateur Page 33

« LE PIÈGE DE VINCENNES », entretien de Michel Foucault avec Patrick Lorient.

L'ENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE EST-IL TROP ORIENTÉ A VINCENNES ?

Des enseignants du centre universitaire de Vincennes se sont efforcés, samedi au cours d'une conférence de presse, de répondre aux critiques formulées par le ministre de l'éducation nationale à l'égard de l'enseignement de la philosophie pratiqué à Vincennes.

Dans une lettre adressée au doyen de ce centre, M. Olivier Guichard avait annoncé qu'il envisageait, après avis favorable de la section permanente du conseil de l'enseignement supérieur, de retirer à la licence de philosophie décernée à Vincennes la qualité de diplôme national et pour deux raisons : « *les conditions dans lesquelles le contrôle des connaissances a eu lieu l'an dernier* », et le fait que la liste des unités de valeur adoptées pour 1970 ne couvre pas l'ensemble des connaissances qu'on est en droit d'attendre de licences d'enseignement (*le Monde* du 16 janvier 1970.)

Le ministre a précisé ces griefs vendredi soir, en répondant aux auditeurs d'Europe I. Présentant une série d'unités de valeur consacrées à l'étude de la doctrine politique marxiste, il avait estimé que ce programme trop « *orienté* » et « *spécialisé* » « *ne pouvait donner à quelqu'un une connaissance de la philosophie telle qu'il puisse ensuite l'enseigner de manière valable et complète* ».

M. Michel Foucault, qui anime le département de philosophie, a notamment déclaré que la liste donnée par le ministre était « *partielle* » et qu'on aurait pu en composer une différente. Surtout, il a fait valoir que l'enseignement de philosophie à Vincennes devait être orienté vers l'étude du monde contemporain, et centré sur celle de la science et de la politique. Cette optique n'est, selon

M. Foucault, au moins aussi valable que la conception traditionnelle : « *La philosophie ne doit pas consister seulement en un commentaire de textes « canoniques et scolastiques », mais être « une réflexion sur le monde contemporain, donc nécessairement sur la politique. »*

Cette orientation avait, selon M. Foucault, été acceptée par les fondateurs du centre et le ministre de l'éducation nationale. « *Retirer aujourd'hui à la licence sa qualité de diplôme national, a-t-il affirmé, est un abus de confiance une injustice vis-à-vis de ceux qui étudient déjà la philosophie à Vincennes, et qui vont se retrouver exclus de l'enseignement secondaire, donc réduits au chômage.* »

Par ailleurs, les enseignants du département de philosophie déclarent que toutes les « *unités de valeur* » qu'ils ont accordées ont été finalement validées par le conseil de gestion : la proportion de reçus n'aurait, en définitive pas été supérieure à 60 % des inscrits. D'autre part, quelques dizaines d'étudiants seulement auraient obtenu un nombre considérable d'unités de valeur, et celles-ci appartenaient, en fait, à de multiples départements.

Cette affaire a été une des raisons invoquées pour l'occupation, vendredi soir, d'un centre d'éducation surveillée à Paris (*le Monde* du 25 janvier). Plusieurs enseignants et étudiants qui avaient participé à l'occupation ont annoncé que « *d'autres interventions directes sont prévues* » et que « *la lutte serait intensifiée par une campagne d'agitation, de propagande et d'explications dans les lycées, les facultés, mais aussi dans les quartiers et les banlieues* ».



INSTANT DE GRÂCE dans le cours de Gilles Deleuze (1975).

Page ci-contre.
« L'ENSEIGNEMENT de la philosophie
est-il trop orienté à Vincennes ? ».

Auront leurs U.V. ceux qui auront
condensé toute leur pensée philosophique
dans un bombage ou dans une inscription
murale, ceux qui ne sont jamais venus mais
qui ainsi ont montré par leur absence un
détachement louable des choses de ce monde
et une méditation profonde.

A. Badiou le 2.5.1969.

(S')AUTORISER toutes les audaces.

la gratitude et l'émotion éprouvées par les suiveurs vis-à-vis de la figure charismatique qui leur permet notamment de rompre avec « les évidences sacrées du quotidien » les conduit souvent, en retour et au travers d'un processus de *metanoia*, à sacraliser le porteur de cette même révélation et à l'ériger en maître⁵⁴.

La citation d'Élisabeth Roudinesco aide aussi à comprendre l'affinité profonde unissant la « philosophie du désir » de Deleuze, avec l'expérience pédagogique vincennoise comme libre marché académique. Cette affinité renvoie sans doute aussi à la trajectoire de ce fils d'entrepreneur plus ou moins déclassé ayant épousé une fille d'entrepreneur travaillant elle-même dans les milieux de l'art et de la mode. Elle se conjugue parfaitement avec l'éthos créatif, artistique symboliquement dominant à Vincennes qui refoule si fortement le pôle scientifique, notamment représenté par les sciences humaines et sociales et alors qualifié de « positiviste » et « répressif ». Cette polarité permet aussi de mieux comprendre sa dilection pour « cette lignée de “penseurs privés” qui renversent les valeurs et font de la philosophie à coups de marteau, et non pour des “professeurs publics” (ceux qui, suivant l'éloge de Leibniz, ne touchent pas aux sentiments établis, à l'ordre de la Morale et de la Police) »⁵⁵.

À Vincennes, et en raison de l'effondrement post soixante-huitard du cours du charisme institutionnel, chaque enseignant est donc placé en concurrence avec tous les autres pour conquérir la « clientèle » étudiante et ne peut que « s'autoriser de lui-même » pour capter, voire produire, son public. Deleuze explique ainsi comment il s'est nourri du caractère hors norme de ce public afin d'élaborer une philosophie conforme au *genius loci* et tentant d'échapper aux rets de l'orthodoxie académique. Cela rappelle les contraintes de travail qu'il impose au bouillonnant Guattari lors de la rédaction de *L'Anti-Œdipe*⁵⁶, et peut aussi être rapproché du rapport que Deleuze, comme une bonne partie de l'avant-garde de l'époque, entretient avec la schizophrénie en tant que « manifestation de virtualités exceptionnelles », de « forces nouvelles », « ni saines ni morbides », mais qui toutes renouent avec un « certain élément vital »⁵⁷. Dans la division deleuzienne du travail, le philosophe est celui qui, conformément à sa définition de la philosophie, produit des concepts et opère ce travail de mise en forme conceptuelle, synthèse éventuellement disjonctive d'un matériau sensible qui, pour une bonne part, lui vient de son public et plus généralement, comme il le dit dans son langage

empiriste, « du dehors ». Cette division du travail intellectuel, somme toute très traditionnelle, n'est pas sans rappeler la distinction d'Aristote entre la matière et la forme et qui renvoie sans doute aussi, *in fine*, à celle du féminin et du masculin.

Les particularités de son public ont sans doute contribué à faire de Deleuze un philosophe exotérique et à sa mise à distance par l'institution philosophique. À l'image du public habituel des prophètes en rupture de ban avec la prêtrise, ce public est en effet très disparate et largement extérieur au champ disciplinaire, professionnel concerné, en l'occurrence philosophique. On peut penser déjà au vaste continent des étudiants en arts, cinéma, musique, etc., disciplines alors en voie de cristallisation universitaire. Ces étudiants auront un usage particulièrement « libéré », et encouragé par le maître, de sa philosophie, comme de la philosophie en général. Frédéric Astier, qui a écouté l'ensemble du corpus sonore des cours de Deleuze de 1979 à 1987, évoque ainsi l'invite, « très efficace », du philosophe à ses étudiants : « Prenez ce que vous voulez, ce qui vous convient, c'est vous qui voyez ». Puis il souligne que : « Deleuze sait instituer l'autre comme auteur : de ses notes, ses connexions, ses rapprochements, ses propres plans⁵⁸ ». Avec sa « pop philosophie », Deleuze licite donc une forme d'usage artiste, sensible, expérimental du langage conceptuel, émancipé des contraintes disciplinaires ordinaires et de ses rigueurs un peu pesantes, notamment liées à la reproduction d'un corps de philosophes professionnels : soit de « professeurs publics » engoncés dans leur « sérieux », « logique », et politiquement aliénés. Les artistes, et plus largement les créateurs en tout genre en quête d'outillage conceptuel comme de reconnaissance et de légitimité intellectuelles dans une période marquée par l'intellectualisation croissante des mondes de l'art, de la littérature, lui en seront – et lui en sont encore – reconnaissants.

Le public vincennois compte aussi de nombreux étrangers qui, en raison de leur nationalité, ne pouvaient guère être recrutés en France et exporteront donc souvent avec profit leur capital philosophique français – et d'avant-garde – sur d'autres marchés académiques. Mais il comprend aussi toutes sortes d'auditeurs libres qui, après 68 et dans un contexte de plein emploi facilitant toutes les audaces, seront en rupture, plus ou moins radicale, avec l'univers scolaire, et ce pour des raisons liées à l'histoire politique collective, à leur trajectoire familiale, scolaire ou sociale.

54. I. Kalinowski, *Leçons webériennes...*, op. cit., p. 132.

55. G. Deleuze, *Spinoza...*, op. cit., p. 19.

56. « Deleuze attend de lui qu'il se mette

à sa table de travail sitôt levé, qu'il couche sur le papier ses idées (il en a trois à la minute) et, sans même se relire, qu'il

lui envoie chaque jour le produit de ses

réflexions à l'état brut. » (F. Dosse, *Gilles Deleuze et Félix Guattari...*, op. cit., p. 18.)

57. Arnaud Bouaniche, *Gilles Deleuze, une introduction*, Paris, Pocket, 2007, p. 170.

58. Frédéric Astier, « Deleuze enseignant », *Cahiers critiques de philosophie*, 2, 2006, p. 79-83, en particulier p. 79.

« *La troupe des fidèles* »

Décrivant la « flore bariolée » de la Vincennes du début des années 1970, Philippe Mengue, futur agrégé, docteur d'État puis enseignant à l'Université d'Aix-Marseille et qui, sans doute parce qu'il avait suivi antérieurement une « formation très classique » à la Sorbonne, éprouve un certain sentiment d'étrangeté à Vincennes, écrit : « La troupe des fidèles était composée de personnes venues de tous horizons et de toutes disciplines (philosophes, médecins-psychiatres, musiciens, cinéastes, artistes, militants politiques, etc.). Il y avait aussi de jolies jeunes filles, à l'élégance naturelle, désinvolte et spontanément négligée dans le raffinement, pour tout dire extrêmement parisiennes. Tous ces êtres, et ces jeunes filles, me semblaient incarner un monde dont je me sentais en partie exclu. Après d'eux, quand je les côtoyais, – couloirs de la fac, réunion, AG, cours, etc. – je m'éprouvais un peu gauche et maladroit, sans trop savoir exactement pourquoi. Que représentaient-ils donc, pour tant m'impressionner ? Tout. Tout à la fois, pour mon affolement : monde de la séduction et de drague

tout autant que monde de l'intelligence et de la création, de la jeunesse et de la beauté, de la distinction et du raffinement intellectuel, du goût. En un mot, ces milieux vincennois, ressuscitaient, à leur façon, les anciens salons, aussi bien ceux, aristocratiques, du Paris de Marcel Proust, que ceux, vifs, spirituels et révolutionnaires du siècle des Lumières, ou, du moins, ils composaient à la fois un mélange suranné de ces formes d'intelligentsia, et comme un parfum printanier annonceur de radicale nouveauté ! J'occupais, à vrai dire, une position fort instable, tiraillé que j'étais en deux sens opposés. Car, par mon passé et mes études, j'étais suffisamment proche de ces mondes pour en être attiré et intrigué, mais, pour je ne sais quelle raison, insuffisamment proche pour m'y sentir à l'aise et solidaire¹. »

1. Philippe Mengue, « En hommage à Gilles Deleuze : Vincennes, une voix, un personnage proustien », in Yannick Beaubatie (dir.), *Tombeau de Gilles Deleuze*, Tulle, Mille Sources, 2000, p. 50.

La limite extrême de cette figure est celle du « schizo », de « l'animal » ou – autre « personnage » deleuzien et nietzschéen très valorisé localement – de « l'enfant », qui – *a priori* – étaient tous bienvenus à Vincennes ; lesquels surlignaient stylistiquement l'ouverture du lieu sur le « dehors » et lui donneront un côté cour des miracles à la fois canaille et chic.

De manière générale, l'« unité mystérieuse » du public vincennois, qui fascinait d'ailleurs tant Deleuze, était sans doute principalement fondée sur une homologie de position. Vincennes, souvent présentée à l'origine comme une « anti Sorbonne », fut un des hauts lieux où, après 68, se concentrent, et dans un même mouvement sont relégués, et ce tant du côté étudiant, enseignant que du personnel administratif et technique qui jouera aussi un rôle clef dans cette expérimentation universitaire inédite⁵⁹, toute une série d'agents occupant une position plus ou moins marginale, et donc relativement dominée, dans leurs univers d'origine : d'où un rapport structurellement critique au monde académique, et plus largement social et politique.

Le public de Deleuze rassemble une sorte de bohème tant philosophique, artistique que politique. Cette bohème, plus ou moins aristocratique comme le suggère Philippe Mengue, et particulièrement cosmopolite prolifère dans l'après-68 où le gauchisme contre-culturel succède au gauchisme marxiste plus ou moins autoritaire⁶⁰. Laquelle trouvera selon Foucault en 1972 dans *L'Anti-Cédipe* une « éthique » ou, pour parler comme Max Weber, la stylisation d'« une conduite de vie » (*Lebensführung*), particulièrement ajustée à ses dispositions, besoins⁶¹. Cette bohème constitue l'antithèse, à peu près parfaite, des produits scolairement particulièrement conformes que sont les anciens élèves de classes préparatoires et normaux, cette petite et grande noblesse scolaire française qui fournit le principal vivier pour le recrutement des futurs professionnels de la philosophie, en l'occurrence les enseignants en philosophie du secondaire, comme du supérieur, et qui, toujours très classique dans le choix des sujets de recherche ou de directeur, évite soigneusement de s'inscrire à Vincennes⁶².

Ce pourquoi sans doute Deleuze disait détester les étudiants en philosophie alors qu'il en avait été un, et particulièrement brillant⁶³. Mais un qui accumula

patiemment le capital philosophique nécessaire à toute entreprise de subversion symbolique en étudiant de manière approfondie l'histoire de la philosophie et en reprenant d'ailleurs « pour l'essentiel les auteurs traités par ses professeurs »⁶⁴. C'est ce travail préalable d'accumulation – plus ou moins dénié par l'idéologie spontanéiste et égalitaire de l'époque – qui lui permet ensuite, en s'appuyant notamment sur des auteurs qualifiés de « mineurs » ou « subversifs » pour lesquels il avait aussi une certaine « affection », ainsi que sur le mouvement social et politique de l'époque, de s'opposer avec succès à l'orthodoxie académique. Et d'opérer une forme de *metanoia*, symétrique de celle qu'opéreront certains de ses suiveurs, qui lui permet *in fine* de se libérer, ou mieux de se dépouiller pour employer un vocable religieux, de sa formation académique initiale, et plus particulièrement du poids de l'histoire de la philosophie qui joue un rôle de « surmoi » plus ou moins écrasant dans cette discipline, afin de s'autoriser enfin à dire des choses en « son propre nom »⁶⁵.

Deleuze, qui cultive un goût raffiné pour les marges, les « minorités », le « dehors », l'improbable, pourrait être qualifié de prince de la bohème. Au terme d'un processus de cooptation mutuelle entre lui et son public, ce prince fournit des raisons d'exister, persévérer, tant dans son être social, qu'intellectuel, à tout un peuple d'auditeurs et de lecteurs, au recrutement plus ou moins hétéroclite. Ceux-ci, en retour, en font leur héros, le stimulent et l'encouragent à aller au bout de sa pensée en lui fournissant notamment « matière à penser » au travers de ses multiples expérimentations politiques, artistiques, sociales ou autres.

On peut revenir alors à la théorie de la double réception de Deleuze. Celle-ci oppose finalement deux publics ou lectorats potentiels : celui des profanes, laïcs ou, selon une vision plus romantique et populaire et par là mobilisable dans les luttes politico-intellectuelles internes au champ académique, des « sauvages » et autres « barbares » dotés d'une compréhension non-philosophique par affects, percepts implicitement identifiés à son public et plus généralement au « peuple » ; et celui des « professeurs », c'est-à-dire des spécialistes enfermés dans leur « discipline », « carrière », soupçonnés d'en rester à une compréhension strictement conceptuelle,

59. Guy Briot et Charles Soulié, « Histoire des personnels BIATOSS de l'Université de Vincennes : de l'AG permanente au règlement intérieur (1968-1980) », in Florence Bourillon, Éléonore Marantz, Stéphanie Méchine et Loïc Vadelorge (dir.), *De l'Université de Paris aux universités d'Île-de-France*, Rennes, PUR, 2016, p. 207-220.

60. Sur ce point, voir les analyses de Gérard Mauger relatives à la « bohème populaire » qui, avec sa « bonne volonté

culturelle » mêlée d'esprit anti-scolaire, forme une composante non négligeable du public vincennois : « Gauchisme, contre-culture et néo-libéralisme : pour une histoire de la "génération de mai 68" », in Jacques Chevallier (dir.), *L'Identité politique*, Paris, PUF, 1994, p. 206-226.

61. Ou comme le résume Louis Pinto, cet ouvrage « s'efforçait de combiner des registres différents, celui de la célébration éthico-esthétique du style "marginal

"nomade", en accord avec les valeurs vitalistes et libertaires d'une fraction des étudiants, et celui, plus ésotérique, de la grande théorie panoramique, englobant, sous le terme étrange "schizanalyse", les ci-devant philosophie et sciences de l'homme. » (*La Théorie souveraine*, op. cit., p. 326).

62. Voir Charles Soulié, « Anatomie du goût philosophique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 109, 1995, p. 3-28.

63. S. Charbonnier, *Deleuze pédagogue...*,

op. cit., p. 18.

64. F. Dosse, *Gilles Deleuze et Félix Guattari ...*, op. cit., p. 137.

65. On peut renvoyer par exemple à sa vision de Spinoza : « Le caractère unique de Spinoza, c'est que lui, le plus philosophe des philosophes (contrairement à Socrate même, il ne se réclame que de la philosophie...), il apprend au philosophe à devenir non-philosophe. » (G. Deleuze, *Spinoza...*, op. cit., p. 174).

et donc purement académique et technique, de la philosophie. D'un côté se trouvent la vie, le sensible, les usages profanes, expérimentaux, artistes, politiques, subversifs et joyeux de la philosophie ; de l'autre, le concept, « l'excès de savoir » qui tue « le vivant dans la philosophie »⁶⁶, ou un savoir institutionnel réifiant et mortifère servant à la reproduction de l'ordre établi, tant dans ses dimensions intellectuelles que politiques.

Les paradoxes de l'avant-garde

Si Deleuze, comme d'autres philosophes d'avant-garde rassemblés à Vincennes, tente d'élaborer une philosophie critique, voire révolutionnaire, sa pratique pédagogique était – malgré une composante charismatique indéniable qui enchante plus d'un auditeur – très traditionnelle. Ce conservatisme, qu'il justifie en produisant nombre d'éléments de réflexivité pédagogique susceptibles d'alimenter une discussion entre pédagogie traditionnelle/charismatique et pédagogie rationnelle, semble avoir été assez largement partagé dans le département de philosophie. Comme le note Sébastien Audebert : « Les cours magistraux qui devaient être supprimés furent en réalité une pratique courante, en raison notamment du nombre d'étudiants. Jacques Rancière se souvient ainsi de sa première année d'enseignement à Vincennes : "Je parlais et les gens écoutaient, pouvaient éventuellement poser des questions, mais c'était quand même un cours traditionnel." Il en fut globalement ainsi pour les cours dont le contenu était proprement philosophique lors de la deuxième année, la décision fut d'ailleurs prise en accord avec les étudiants⁶⁷. »

Dans ce département, comme dans d'autres, les enseignants les plus âgés, et/ou les plus légitimes, pratiquaient essentiellement le cours magistral et conservaient par là-même une certaine distance avec les étudiants leur permettant d'entretenir un certain évitement pédagogique que l'absence généralisée d'examen, notation, et donc de procédures d'objectivation standardisée des savoirs et compétences des étudiants, facilitait grandement. Les enseignants de rang subalterne, les jeunes, les femmes, les moins dotés scolairement, socialement, ou encore les enseignants de disciplines nouvelles (les arts, l'urbanisme ou les sciences de l'éducation, etc.), encore mal assurés de leur statut épistémologique, légitimité), avaient, eux, des pratiques souvent plus originales, interactives,

voire plus scolaires. Notamment parce qu'ils devaient répondre plus directement aux attentes, besoins pratiques, techniques – plus ou moins avouables dans un contexte idéologique fortement anti-scolaire – des étudiants : par exemple en matière de rédaction, suivi individualisé, pratique. Ces besoins seront particulièrement pressants dans cette université qui, du fait de son projet initial de démocratisation, s'ouvrira très largement aux non bacheliers comme aux étrangers. Ces étudiants étaient d'ailleurs souvent déroutés face au caractère hermétique des intitulés de certains enseignements d'avant-garde et à l'injonction plus ou moins paradoxale qui, dans des disciplines particulièrement libérales (et libérées) comme la philosophie, la psychanalyse, la sociologie ou encore les arts, leur était faite d'autogérer leur propre formation en construisant eux-mêmes intégralement leur propre cursus d'études.

La reconduction par les philosophes vincennois du cours magistral à la française dans un contexte d'effondrement politique du charisme institutionnel, comme de mise en concurrence généralisée des enseignants et donc d'appel au charisme « personnel » de chacun afin de trouver son public, peut s'expliquer de différentes manières. Tout d'abord on peut y lire un effet de l'inertie formidable de l'habitus pédagogique traditionnel qui, dans les disciplines lettrées les plus classiques notamment, résista particulièrement bien aux critiques virulentes qui lui furent adressées en 1968⁶⁸. Mais on peut y voir aussi le résultat de l'atomisation des pratiques pédagogiques induite par un contexte de surpolitisation de l'activité intellectuelle qui, plaçant les enjeux politiques au premier plan, favorisa le développement de certaines formes de démagogie et n'encourageait guère la réflexion collective sur le sujet. Enfin, on peut y lire une manifestation du dédain traditionnellement affiché par les universitaires pour les questions de pédagogie, les ressources charismatiques, et donc « personnelles » de chaque enseignant, étant censées pourvoir à ce genre de problème et conduisant donc à faire de l'enseignement de type charismatique délivré par un « maître » le *nec plus ultra* de l'enseignement universitaire.

Ainsi François Regnault, un normalien cacique à l'agrégation de philosophie qui migre ensuite vers la psychanalyse, puis vers le théâtre, écrit qu'il n'y avait pas, en philosophie, « ce souci de patauger dans les réformes pédagogiques »⁶⁹, ce que confirme Jacques Rancière : « On n'avait pas du tout l'idée qu'on allait

66. G. Deleuze, *Pourparlers...*, op. cit., p. 190.

67. Sébastien Audebert, « Les enseignants du département de philosophie du Centre universitaire expérimental de Vincennes à sa création : 1968-1970 », mémoire de

l'IEP de Paris, 1998, p. 54. Foucault fut aussi un adepte du cours magistral et il s'en explique dans : « Conversation avec Michel Foucault », in Michel Foucault, *Dits et écrits 1954-1988*, t.2, 1970-1975, Paris, Gallimard, 1994, p. 190-191. On note aussi

que tous les extraits de cours filmés de philosophes vincennois offrent une image particulièrement magistrale.

68. Cette inertie constitue sans doute un des obstacles majeurs auquel se heurtent toutes les tentatives « d'universités popu-

lares » qui, au grand dam de leurs initiateurs, reconduisent le plus souvent la forme du cours magistral et le rapport social qui en est solidaire.

69. S. Audebert, « Les enseignants... », op. cit., p. 61.

fabriquer une nouvelle pédagogie⁷⁰ ». Ce dédain s'alimentait sans doute aussi dans la position dominante, et pour tout dire surplombante, de la philosophie dans l'espace des disciplines et que le statut de normalien (de surcroît homme) de nombre de ses membres les plus prestigieux a dû renforcer.

Si l'offre tant pédagogique que philosophique des philosophes vincennois répondit aux attentes d'une certaine bohème philosophique et rencontra un véritable succès éditorial, il n'est pas sûr qu'elle ait vraiment contribué à démocratiser l'accès au savoir⁷¹. En refusant de voir les fortes inégalités d'écoute, comme de ressources, parmi les étudiants, et en se réfugiant dans une forme de dénégation pédagogique plus ou moins généreuse et abstraite et charismatiquement justifiée, les enseignants ne se donnaient guère les moyens d'y remédier et pouvaient alors consacrer leur temps à autre chose. Ainsi, et malgré les efforts de pédagogie et le souci de clarté que nombre d'entre eux déployaient, il est fort probable que leur discours s'adressait déjà prioritairement, sinon aux héritiers, ou du moins à ceux qui, en raison des particularités

de leur trajectoire sociale, scolaire, n'étaient pas trop éloignés de ce profil pour commencer à pouvoir en tirer quelque profit.

Pour finir, on peut se demander si la représentation de leur public que se faisaient nombre de philosophes d'avant-garde vincennois, ainsi que leur goût pour une pédagogie de type charismatique plutôt que rationnelle, et enfin leur critique artiste du rationalisme en vigueur dans d'autres départements (psychologie, histoire, géographie, sociologie, etc.) que le sens commun politique local classait aussi plus à droite, n'étaient pas en affinité avec l'élitisme de leur style de pensée, comme d'écriture. Cet élitisme que le gauchisme et l'égalitarisme ambiants contribuaient à masquer, n'en structurait pas moins fortement l'image que ces prophètes en rupture de ban, comme leurs supporters les plus fervents, avaient d'eux-mêmes, et leur fournissait sans doute la *certitudo sui* nécessaire pour s'opposer durablement à l'*establishment* philosophique dont, à une autre époque et donc dans d'autres conditions historiques, ils auraient sans doute pu devenir à leur tour les maîtres.

70. *Ibid.*, p. 57. 71. Voir C. Soulié, *Un mythe à détruire ?...*, *op. cit.*, p. 193.